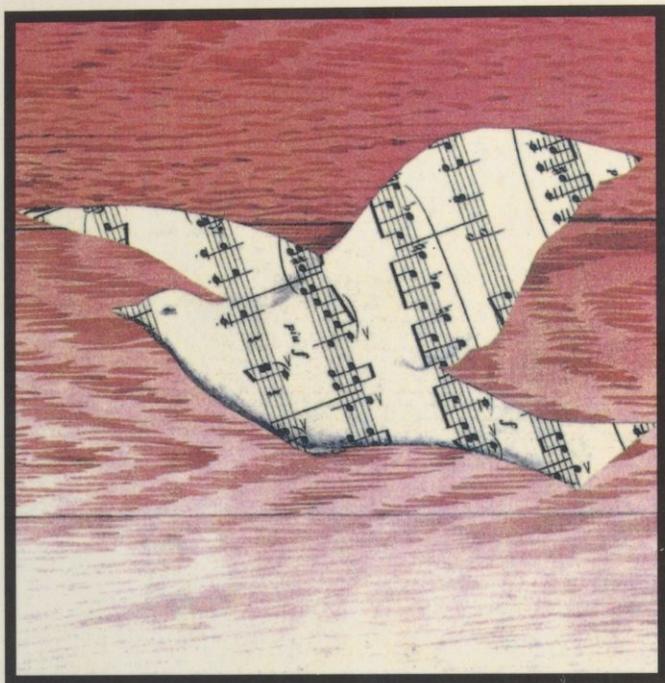


LE VOYAGE A L'EST



récits

RENAUD CAMUS
DIDIER DAENINCKX
DOMINIQUE DESANTI
JEAN-PHILIPPE DOMEcq
LESLIE KAPLAN
JEAN-MARIE LA CLAVETINE
ALAIN NADAUD
MARIE NIMIER
DANIEL PENNAC
OLIVIER ROLIN
JACQUES ROUBAUD
DANIELE SALLENAVE

BALLAND
LA MAISON DES ÉCRIVAINS

LE VOYAGE
À L'EST

8° Z

58123

LE VOYAGE
À L'EST

205
1811

858605-10

PRÉFACE

LE VOYAGE À L'EST

Récits



824

Éditions Balland-Maison des écrivains

33, rue Saint-André-des-Arts
75006 Paris

858605

DL-22 08 1990-23366

LE VOYAGE
À L'EST

Roman



Éditions Balland-Maison des écrivains

© Éditions Balland, 1990

PRÉFACE

De Martine Segonds-Bauer
Directrice de la Maison des écrivains

DL-22081990-21364

PRÉFACE

De Meistre Sébastien-Benoit

*Nous remercions pour leur concours
le Ministère des Affaires étrangères – sous-direction du livre
et le Crédit Industriel et Commercial*



© Editions Galland, 1993

Hiver 1989. En quelques mois, la face cachée de ce qui constituait encore « l'autre Europe » se dévoile au grand jour. L'Ouest, étonné, se retrouve tout à coup confronté à des paroles sans masque, à des mouvements spontanés et publics, à des foules qui franchissent des murs. Un territoire entier, jusqu'alors *objet* d'analyse et d'affrontements idéologiques, devient subitement *sujet*, et s'exhibe.

Puisque la route est ouverte, il faut aller voir, vivre les rythmes de l'événement, essayer de comprendre. On revient avec des interviews, des témoignages, des plans.

Comme tout le monde, les écrivains se passionnent pour ce nouveau « là-bas », soudain si proche. La plupart d'entre eux s'étaient depuis longtemps faulés dans les brèches qu'autorisait la diplomatie. Ils avaient effectué des séjours dans telle ou telle capitale, rencontré des artistes à l'occasion d'invitations dans nos instituts culturels. Ils avaient constaté l'oppression, et recueilli les propos clandestins. Et comme tout le monde, ils imaginent mal ce que peuvent devenir ces propos désormais librement

PRÉFACE

exprimés, et les traces que laisse derrière elle une oppression qui s'efface.

L'idée nous vient alors qu'en ce moment d'*apparition*, le voyage à l'Est, comme autrefois pour les jeunes lettrés le voyage obligé à Rome ou en Orient, prend l'allure d'une initiation : partir, non pas pour découvrir une vérité inconnue de tous, mais pour remettre ses pas dans les pas des autres et, ce faisant, enrichir et transformer cette vérité par un regard en plus, par quelques mots en plus. C'est ainsi que douze auteurs, venus d'horizons différents, acceptent la proposition de la Maison des écrivains, et partent mesurer leur propre univers mental aux récits qui s'accumulent, jour après jour, sur nos tables.

Si le projet consistait bien, comme le notera Jacques Roubaud, à « voir, laisser parler les lieux [...], entendre les poètes [...]; les lieux tels que les laissent quarante ans « d'Est »; les poètes tels qu'ils se sont définis, constitués poètes dans de telles conditions », chacun de nos douze voyageurs n'aura, du pays où il a choisi de se rendre, vu et entendu rien d'autre que ce que sa nécessité intérieure lui commandait d'éprouver. « Des images entre flou et faux », dira Jean-Philippe Domecq, ou Danièle Sallenave : « cette émotion-là [dont] je sais bien que l'historien n'a cure ». Certains choisiront même d'adopter, pour mieux dire, la fiction : Daniel Pennac et Jean-Marie Laclavetine, embarqués à deux pour Yalta, reprendront la métaphore de la distribution des cartes de l'Europe, et peupleront leur jeu des figures emblématiques de l'histoire et de la littérature russes. Et cette société, qu'en quelques traits épurés la conférencière de Marie Nimier dessine, est-ce Prague, où

MARTINE SEGONDS-BAUER

l'auteur a séjourné, ou bien l'image de toute cité de l'Est sous régime totalitaire telle que nous nous la représentions, sans être capables de projeter le désarroi de ses habitants fraîchement « libérés » ?

Nous avons voulu tenir le pari de relier ces écritures différemment orientées. Est-ce un hasard ? Il semble que tous les textes, nés de tempéraments divers, conçus dans des pays qui, pour appartenir tous à « l'Est », n'en vivent pas moins une histoire infiniment nuancée, se tissent autour d'un fil unique, fait d'inquiétude et d'espoir tremblé, de curiosité fervente et d'alarme : comme si l'enthousiasme avait peur de se déchaîner, dans des circonstances dont on ne sait pas vraiment si elles ne recèlent pas, perfidement, de nouveaux grands malheurs.

Si l'autre Europe, en effet, nous renvoie désormais à nous-mêmes, le détour par Dakar qu'impose Didier Daeninckx nous rappelle opportunément qu'il existe, encore, un autre de l'autre, plus douloureux peut-être. Et le retour à Auschwitz, le trou noir qu'a choisi Alain Nadaud comme symbole de son voyage à l'Est, marque sans doute le point ultime sur lequel, en deçà et au-delà d'un rideau de fer désormais fantasmatique, vient battre l'interrogation triste d'une liberté jamais conquise, d'un langage jamais définitivement clair.

Jean-Marie Laclavetine – Daniel Pennac

HÔTEL YALTA

Cadavre exquis

Jean-Marie Lachourne - Daniel Fournier

HÔTEL YALTA

Éditions L'Érudition

Liste des personnages

(Par ordre d'apparition)

BERLIOZ, Mikhaïl Alexandrovitch : Personnage emprunté au roman de Mikhaïl Boulgakov : *Le maître et Marguerite*.

DJOUGACHVILI, Jossip Vissarionovitch : Tyran.

HIPPOLYTYTCH, Professeur : Personnage emprunté à une nouvelle d'Anton Tchekhov : *Le professeur de lettres*.

STRUM, Victor Pavlovitch : Personnage emprunté au roman de Vassili Grossman : *Vie et destin*.

MOUSTACHES-DRUES : Homme de lettres français.

FRONT-BAS : Itou.

KROUK, Pavel Stepanovitch : Machiniste de première classe au téléphérique du Mont de la Gloire, à Yalta, Crimée.

ANIATA : Femme du précédent.

MICHA : Beau-frère de Krouk.

ALISSA et DOUNIA : Marchandes de café turc à Yalta, Crimée.

TCHEKHOV, Anton Pavlovitch : Écrivain.

CHALIAPINE, Fédor : Artiste lyrique.

PECHKOV, Alexis Maximovitch, dit GORKI : Écrivain.

OLGA : Épouse de Tchekhov.

MACHA : Sœur de Tchekhov.

BOULGAKOV, Mikhaïl Athanassievitch : Écrivain.

HÔTEL YALTA

- KOUZMITCH, Semion Arkadionovitch : Déserteur et mendiant.
LEBEDEV, Piotr Alexandrovitch : Futur capitaine d'industrie.
LAIEVSKAIA, Clavdia : Belle-mère du précédent.
VAKHELITCH : Bookmaker à Yalta.
VALENTINA : Guide de l'Intourist.
PELSNIGHT, Hans : Serveur au Grand Hôtel de Yalta.

Et l'aimable participation de :

- JOUKOV, Gheorghî Konstantinovitch : Maréchal.
KHROUCHTCHEV, Nikita Sergheïevitch : Rapporteur.
W.S. CHURCHILL, F.D. ROOSEVELT, H.L. HOPKINS : Pléni-potentiaires.
IAKOV : Fils de J.V. Djougachvili (dit Staline).
HAVEL, Vaclav : Élu.
MOLOTOV, Viatcheslav Mikhaïlovitch : Incendiaire.
OULIANOV, Vladimir Ilitch, dit LÉNINE : Mausolée.
BREJNEV, Leonid Ilitch : Gérant.
GORBATCHEV, Mikhaïl : Acrobate.

I

Il y eut une pause.

– Au fond, qu'est-ce que la Russie ? demanda rêveusement Mikhaïl Alexandrovitch Berlioz.

– La Russie est un pays d'où reviennent les écrivains français.

A la façon dont il tapota le bout de sa cigarette sur la dentelle du cendrier, ses partenaires surent que Jossip Vissarionovitch Djougachvili n'était pas mécontent de sa réponse.

– C'est ainsi, poursuivit-il. On pourrait croire qu'ils nous rendent visite, mais non, ils ne viennent ici que pour préparer leur retour.

Son regard s'était assombri quand il ajouta :

– Ces deux-là ne feront pas exception.

Chacun savait de qui l'on parlait, et nul ne prit la peine de se retourner vers la table des écrivains français.

– Permettez, Jossip Vissarionovitch...

La toute petite voix de Berlioz cherchait les mots de la consolation.

– S'agit-il vraiment de la Russie ? Tout le plaisir

HÔTEL YALTA

du départ ne réside-t-il pas, en général, dans la promesse du retour ?

La cicatrice de Berlioz, tout autour de son cou, rougit violemment. D'un tempérament mélancolique, il ne supportait pas la tristesse chez les autres. Et moins que toutes, celle de Jossip. Il entreprit de développer son argument avec l'obstination des vrais timides.

— La garantie du retour, c'est le nerf du tourisme, si vous m'autorisez cette expression ; nul n'irait dans la lune s'il n'était assuré d'en revenir. En sorte que ce n'est pas spécifiquement une définition de notre Russie, Jossip Vissarionovitch, que vous venez de nous donner là, mais pour ainsi dire, une réflexion magistrale sur la nature du voyage. Si ces deux écrivains français étaient allés visiter le Congo, et quelle que soit la passion que nous leur connaissons pour le continent africain, il est deux choses qu'ils n'auraient oubliées pour rien au monde : leur billet de retour, et leur ration de quinine.

Tout essoufflé, Berlioz attendit un rire, un hochement d'approbation, une marque de sympathie, quelque chose... Mais le restaurant ukrainien de l'hôtel Yalta lui parut immense tout à coup. Et vide, malgré les quelque deux cents tables occupées. Et bien immobiles, ces couples qui s'agitaient sur la piste de danse dans le tonitruant silence de l'orchestre.

— La Russie n'est pas le Congo, dit enfin Jossip Vissarionovitch.

— Ni la lune, ajouta le professeur Hippolytytch.

— A vous de jouer, Strum.

Les dés roulèrent de nouveau sur la table.

II

Le premier des deux écrivains avait le teint bistre, la moustache drue et le regard ardent des Caucasiens de Kuban, l'autre le front bas, les pommettes hautes, l'œil fendu et les poignets épais d'un réparateur de Volga ukrainien. L'un et l'autre étaient français, pourtant, et mandatés par le ministère de leur éminente Culture pour mesurer ici, à Yalta, l'ampleur de la soudaine métamorphose soviétique.

— On peut te poser une question ? demanda Front-Bas.

— A voix basse, approuva Moustaches-Drues. Il n'y a pas si longtemps, les questions coûtaient plus cher que les réponses, dans la région.

Se penchant vers son vis-à-vis par-dessus son assiette et son verre vides, Front-Bas murmura sa question sur un ton qui en contenait la réponse :

— Lequel de nous deux a oublié le dictionnaire ?

— Je reconnais là ta belle foi dans les mots, soupira l'autre en laissant courir un regard embué sur l'immense salle au plafond bas que sillonnaient de vastes serveuses. Crois-tu qu'un dictionnaire pourrait nous aider à élucider la multitude des petits mystères

HÔTEL YALTA

auxquels nous avons été confrontés depuis notre arrivée ?

– Il nous aurait au moins permis d'obtenir du vin rouge, comme ces clients, là-bas. J'en ai assez, de boire de l'éther!

– Le froissement d'un billet de 10 \$ serait plus éloquent que tous nos *pajalouista* et tous nos *spassibo*, crois-moi. N'aie pas de regret : le dictionnaire, c'est un moteur en pièces détachées.

– De toute façon, vu le temps qui nous reste, avec ou sans dictionnaire, pas question de remonter les pièces pour entendre enfin ronronner l'âme russe sous le capot de ces Lada en chair et en chagrin...

Du menton, Front-Bas indiquait la kolkhoziennine dont le corps, d'une tristesse monumentale, barrait l'entrée du restaurant aux groupes de touristes agglutinés derrière les portes vitrées.

– Deux questions, par exemple, reprit Moustaches-Drues, devant lesquelles M. Larousse serait resté sec. Primo : pourquoi avons-nous eu droit aux plus grands égards, dès notre arrivée dans ce restaurant, sans même avoir besoin de prononcer un mot ou de nous présenter – alors qu'on refoulait pour d'obscures raisons le petit peuple germain de l'Est, le fretin tchèque, la piétaille roumaine ?

– Comme si nous étions des personae particulièrement gratae, ce qui prête à rire, en effet, grinça Front-Bas devant son assiette vide. Ou plutôt, comme s'ils nous connaissaient depuis longtemps, comme s'ils savaient, eux, ce que nous avons sous le capot...

– J'aime te voir quitter ta morgue occidentale, et afficher un peu de la perplexité qui sied au voyageur.

Peut-être auras-tu davantage de chance avec la deuxième question : pourquoi, alors que la salle est comble et qu'on refuse du monde, cette petite table, là-bas, reste-t-elle obstinément vide ?

Non loin de là, en effet, à l'écart de la piste de danse où des travailleurs ruisselants oubliaient, le temps d'une lambada, les impératifs du plan quinquennal, une table carrée, sans nappe ni couverts, faisait dans la lumière un petit golfe d'ombre.

III

Les cinq dés achevèrent leur course silencieuse. Les joueurs se figèrent dans la contemplation du triple six.

Lentement, Jossip Vissarionovitch Djougachvili tira une carte sur chacun des tas disposés au centre de la table : encore plus lentement, il étala son jeu.

Le professeur Hippolytytch se racla la gorge.

— Eh bien, Jossip Vissarionovitch, il me semble... Il me semble que vous voilà contraint d'accorder son indépendance à la Lituanie... Si je ne me trompe... N'est-ce pas ?

— Permettez, permettez, Professeur, protesta Berlioz d'une voix que la frayeur rendait encore plus infime. Vous oubliez que notre ami a encore droit à un atout de sauvegarde ! Vous ne devriez pas plaisanter ainsi, voyons ! Notre Russie...

— Il peut aussi jouer son Congrès Extraordinaire, renchérit Strum, non sans une pointe d'ironie.

Le regard jaune, glacial, de Jossip Vissarionovitch se posa successivement sur chacun de ses partenaires. Il jouerait son atout de sauvegarde ; mais les dés lui étaient contraires, désormais. Trente ans plus tôt, la

partie avait commencé de prendre un tour inquiétant avec le rapport K. (full de cinq par les as) : depuis, les revers s'étaient accumulés.

Jossip Vissarionovitch se sentit las, soudain, de ce jeu dont raffolait la ville tout entière. C'était *son* jeu, pourtant. Il en avait jadis imposé les règles à ses camarades, avec cette brutalité naïve des enfants, toujours persuadés qu'en matière de jeu, légiférer c'est s'assurer la victoire. Mais les règles d'un jeu ne fixent pas le cours du temps. Le temps avait passé, et les règles s'étaient modifiées, insensiblement, sans qu'on y eût pris garde, sans volonté délibérée. Cela dépendait des joueurs... Il suffisait qu'un Nikita force sa chance, qu'un Leonid garde la main plus longtemps que nécessaire... Alors, de nouveaux joueurs s'introduisaient dans la partie, de nouvelles cartes surgissaient du pot... *Lituanie indépendante!* C'était la toute première fois que Jossip tirait ça. Lituanie indépendante? La surprise avait fait en lui un bond de chat fou. Mais le visage de Jossip était resté de marbre, et le chat n'avait trouvé aucune issue. Ses griffes n'en labouraient que plus furieusement son âme. « J'ai été un enfant », se dit soudain Jossip Vissarionovitch. « J'ai cru en l'éternité. » Et cela aussi fut une découverte intolérable. Du plus loin qu'il se souvînt, jamais il ne s'était considéré comme un enfant. Surtout pas en cette joyeuse époque où il dictait les règles de son jeu. Le chat, maintenant, déchirait ses poumons en fines languettes de tulle.

– Les Russes sont des enfants, gronda-t-il, le souffle court.

Puis, comme on crache :

– Ils croient au changement!

IV

Il neigea, le lendemain, sur Yalta. Le vent tenait le quai Lénine dans sa ligne de mire. Une neige horizontale mitraillait les deux écrivains français. L'idée de se réfugier dans la perpendiculaire Kirov se révéla désastreuse. Le vent y tournoyait avec fureur.

Front-Bas et Moustaches-Drues se déplaçaient en tâtonnant, drapés de neige tourbillonnante, comme les deux yeux aveugles d'un blanc cyclone. Pas un seul Yaltaï dans cette rue, bien sûr. Mais derrière leurs fenêtres, probablement, à épier la fantomatique errance de l'intelligence française :

- Les Français vont par deux, dit une voix.
- L'un qui parle, et l'autre qui s'écoute.

Les deux comètes blanches se jetèrent sur le parvis de la clinique Semashko. Là, pas le moindre souffle. Les flocons de neige tombaient un à un, paisibles, l'éternité devant eux.

Moustaches-Drues époussetait un jean seyant à coups furibards de casquette anglaise :

- Je ne comprends décidément rien à ce foutu pays!

- Où est la surprise? s'étonna Front-Bas. Nous sommes en Russie, et il neige.

Confortablement engoncé dans une canadienne hors d'âge, la tête confisquée par une chapka de cuir chauve, aux oreilles rabattues, qui lui donnait l'air obtus d'un tankiste concentré sur son objectif, il affectait une bonne humeur exaspérante.

- Pour une fois, tout me semble dans l'ordre, continua-t-il. Jusqu'ici, nous sommes allés de surprise en surprise : on nous avait promis une Désunion Soviétique bordélique, francophone, joueuse d'échecs, sentimentale et gaie, or, depuis notre arrivée, tout s'est passé dans un ordre déprimant, les touristes russes marchent au pas, le visage cadennassé sur un cœur en berne, je n'ai vu personne jouer aux échecs, pas entendu le moindre mot de français, ni observé le plus petit signe de gaieté individuelle ou collective. Mais il neige! Cela au moins est conforme! Nous sommes en Russie, et il neige.

- Et le ciel, interrompit l'autre, il est conforme, le ciel?

Dressé au-dessus de sa tête, le doigt tendu de Moustaches-Drues désignait le ciel.

Or, le ciel était bleu.

Un bleu soutenu, limpide, vibrant.

Le bleu même de la mer Noire.

La neige tombait d'un ciel absolument vide.

- Et douze degrés Celsius, conclut Moustaches-Drues en vissant sa casquette sur son crâne.

V

Pavel Stepanovitch Krouk savait cela. Pavel Stepanovitch, qui n'était pas un écrivain français, mais un machiniste de première classe affecté au téléphérique du Mont de la Gloire, savait qu'à Yalta, il neigeait sans nuage. Qui plus est, il en connaissait la raison. Et tous les autres Yaltaïes avec lui. Pavel savait que les hautes chaînes de la Laïla dressaient leurs murailles autour de la ville pour la protéger des vents du nord. Et quand ces vents-là soufflaient, ma foi, ils décoiffaient les sommets du Roman Koch et de l'Aï Petri. La neige montait alors dans le ciel bleu, à des hauteurs inimaginables, comme les braises d'un incendie de blancheur, et retombait sur la ville. Là, il lui arrivait de se faire cueillir par les chaudes bourrasques du sud. Alors...

Alors, tout le monde en prenait plein la gueule. C'est-à-dire, les touristes.

Ceux qui ne savaient pas.

Les Moscovites.

Les autres restaient chez eux. Ou, s'ils y avaient leurs entrées, comme Pavel Stepanovitch, ils se planquaient au bar de l'hôtel Travida, le temps que ça

passé. Et en profitaient, comme Pavel Stepanovitch, pour jouer un petit coup, tirer deux ou trois gobelets de dés, histoire de ne pas perdre la main, de ne pas laisser les bonnes cartes faire leur nid dans la poche des copains.

Pavel savait cela. D'ailleurs, il savait des tas d'autres choses. Il en connaissait long sur les téléphériques, par exemple. Et il savait comme personne reconnaître les Moscovites.

Mais ce que Pavel ne savait pas – et il aurait donné gros pour combler cette lacune – c'est à qui il pourrait bien refiler la dernière carte du jeu qu'il venait de tirer sur le troisième tas. « *Retrait d'Afghanistan* », ça s'appelait. Avec retour à la case 80. Un recul de dix cases! En une seule carte! Une perte sèche de 40 roubles, au moins! En contrepartie, ce que Pavel Stepanovitch savait parfaitement, c'est la façon dont l'accueillerait Aniata, ce soir, quand elle apprendrait qu'il avait de nouveau joué avec ses copains, et perdu.

Pas de doute, il fallait trouver un pigeon et lui fourguer cette carte au plus vite.

C'est dans cet état d'esprit que, la bourrasque passée, Pavel sortit de l'hôtel Travida.

Pas question de refiler sa carte pourrie à un compatriote, bien entendu. C'est qu'on savait jouer, à Yalta. Personne n'échangerait quoi que ce soit contre une carte pareille. Même si le jeu se modifiait depuis quelque temps, c'était à Yalta qu'on l'avait inventé, Pavel savait cela.

Non. Un Moscovite. Voilà ce qu'il lui fallait. Un Moscovite borné, un de ces nomenclaturés envoyés par leurs chefs à Yalta pour y soigner une maladie

HÔTEL YALTA

imaginaire. C'étaient les meilleurs, les Moscovites. Ce que Pavel avait déjà réussi à leur extorquer, malgré leurs grands airs... Pas racontable.

Et Pavel était justement en train de se le raconter, lorsqu'il aperçut deux spécimens typiquement moscovites qui filaient de la clinique Semashko vers la rue Morskaïa.

« Tous les mêmes, ces parasites », ricana Pavel en leur emboîtant le pas. « A se donner des airs d'étrangers, casquette anglaise et jeans US, je t'en ficherais ! Ou des dégaines plus russes que la Russie, comme l'autre abruti, avec sa chapka de tankiste et sa parka en peau de vieille vache... Et pourquoi pas une corde en guise de ceinture, tant que tu y es, mon petit père ? Ça ferait encore plus historique ! »

VI

— La grande question, pérorait Front-Bas en débouchant dans la rue Morskaïa, la grande question de ce pays est celle du langage! Songe à l'évolution du langage, depuis 1917. Une langue révolutionnaire, d'abord, *une langue sommée de produire une réalité nouvelle*. Puis vient Staline, et la glaciation du langage. Partant, la mort de l'acte. La langue ne produit plus, elle célèbre. Elle n'en finit pas de psalmodier au-dessus du radeau, de plus en plus fantomatique, de la réalité. Pas question de gueuler : « Alerte, la réalité fout le camp! » Pas question de parler hors de la langue sacrée! Même, il est dangereux de se taire. Il faut parler, parler contre ses yeux. Sinon, c'est simple, tu meurs. C'est fou ce qu'on a pu mourir alors, à cause des paroles que l'on a prononcées, et des mots que l'on n'a pas dits : une hécatombe à jamais inimaginable. Avec Khrouchtchev et son rapport, avec la publication d'*Une journée d'Ivan Denisovitch*, les yeux, pour la première fois depuis trente ans, ont eu la parole. Mais ce que dirent les yeux fut si terrible, une parcelle de vérité si atrocement éblouissante, que les mots furent étouffés vite vite,

HÔTEL YALTA

comme les bébés dans le théâtre de Shakespeare. On y a tout de même gagné quelque chose : le droit de se taire. Et ce silence fut un progrès inouï : il ne tua plus. On se met donc à vivre. Vingt-cinq années se passent, où le paysan devient ouvrier, où huit millions d'intellectuels se multiplient silencieusement par quatre, nous donnant les trente-deux millions d'aujourd'hui, sur la sympathie desquels compte le camarade Gorbatchev, qui nous plaît tant, à nous autres. Et que dit le camarade Gorbatchev ? Il dit : « Que ceux qui savent, parlent ». Nouvelle étape du langage : tous se mettent à parler en même temps.

Front-Bas se tut, le temps de couler à son voisin un petit regard assoiffé d'approbation.

– Or, reprit-il, sans avoir noté aucune expression particulière sous la visière de la casquette anglaise, j'en viens à la question que je voulais te poser : que disent-ils, tous ces gens qui, jusqu'à présent, n'avaient que le droit de se taire ?

– Ils disent ce que disait le professeur Hippolytytch, ni plus ni moins, lâcha Moustaches-Drues. C'est d'ailleurs ce que tu es en train de faire toi-même, ajouta-t-il, sibyllin.

– A savoir ?

– Ils disent *ce que tout le monde savait depuis longtemps déjà*.

Silence. Mais au bout de quelques pas, Front-Bas n'y tint plus. Il lui fallait un cœur net :

– On peut te demander qui était ce « professeur Hippolytytch » ?

– Un personnage de Tchekhov. Il est mort d'un érysipèle à la page 339 du volume III de la Pléiade.

Plus un flocon de neige.

Ils approchaient maintenant du croisement que fait le quai Lénine avec la rue Pouchkine.

– Café turc ?

Car les deux écrivains n'avaient pas bravé la tempête pour des nèfles.

Il y avait là, sous une petite tonnelle encore effeuillée, deux femmes rondes, et douces, et roses, l'une jeune et l'autre moins, qui pour quelques kopecks vous offraient le meilleur café turc de Yalta. Le café levait paisiblement sa mousse jusqu'au ras bord de petites cafetières coniques immergées dans un baquet de sable brûlant.

Ces gorgées-là étaient le meilleur moment de leur journée.

– Écoute, dit enfin Moustaches-Drues, ses deux mains en corolle autour de la tasse fumante, je m'en voudrais de t'avoir vexé. (Petite gorgée). Mais n'oublie pas que nous avons été choisis pour notre totale incompétence. (Petite gorgée). L'analyse n'est pas censée être notre fort. Elle est l'apanage de ces politologues éclairés qui nous ont tant appris sur l'Est, depuis vingt ans. (Gorgée petite). Ceux qui nous ont si justement présenté la Roumanie comme la vitrine humaniste de cet inébranlable empire. (Gorgée plus petite encore). Ou qui, les Américains virés du Sud-Est asiatique, nous assuraient que rien ne se passerait au Cambodge, les Khmers étant un peuple traditionnellement pacifique. (Infime gorgée). Ceux qui, tout récemment encore, affirmaient que la place Tien-An-Men allait accoucher de la démocratie chinoise. (Gorgée ultime). Crois-moi, il faut laisser penser les penseurs, nous autres romanciers avons tout à y gagner. (La petite tasse était bien

HÔTEL YALTA

vide, oui). Or, c'est en qualité de romanciers que nous sommes là, je te le rappelle. Notre mission : décrire, voilà tout. Une seule arme, « la fraîcheur de notre regard », tu te rappelles ? Ce sont les termes mêmes de la consigne. Rendre compte de la seule réalité tangible, en somme. Or, mon cher, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, je te signale que la réalité nous file le train depuis la clinique Semashko, en la personne de ce connard, là-bas, qui croit qu'on ne l'a pas vu.

Le regard perdu dans le marc de sa tasse vide, Moustaches-Drués, d'un bref coup de tête, désigna un personnage rubicond, écarlate, portant moumoute et gabardine cirée, qui, à quelques arbres de là, s'efforçait à la transparence tout en les dévorant des yeux.

VII

« Et ils boivent leur café à petits coups, comme des rombières de Leningrad », se dit Pavel Stepanovitch Krouk. « C'est bien le diable si je ne leur refile pas ma carte " *Afghanistan* " pour 40 roubles. Comment ça, quarante? Cinquante, oui! Allons, soixante-cinq et on n'en parle plus. »

Sur quoi, il croisa le regard du Moscovite à chapka de tankiste. « Bon, pensa-t-il, quand faut y aller... »

Il y alla.

– Vous avez parfaitement choisi, citoyens, beugla-t-il en propulsant un sourire gigantesque vers la table des Moscovites, le café de Dounia est le meilleur de Yalta!

Puis il s'assit sur la troisième chaise restée vide, posa un regard énamouré sur le Moscovite à casquette, et se gratta les aisselles selon le geste ancestral des Tatars lorsque approche le régal du borchtch. Pavel Stepanovitch, malgré le silence considérable qui avait accueilli son entrée en scène, contemplait les deux soupières dans lesquelles il allait puiser à la louche le chou gras de l'arnaque.

Il attendit sans impatience que ses paroles fissent

HÔTEL YALTA

leur chemin dans la masse compacte de ses futures victimes, depuis le pavillon de l'oreille jusqu'au siège de la compréhension, situé fort loin en l'occurrence, car le Moscovite, comme nul ne l'ignore à Yalta, pense avec son cul.

Il imaginait déjà le contact des billets roses de 25 roubles, mous et pelucheux comme de la flanelle. Une fois débarrassé de sa carte calamiteuse, il se rendrait séance tenante chez Vakhélitch, qui tenait un kiosque de jeu sur le quai Lénine, à deux pas de la goélette *Hispaniola* définitivement échouée sous les fenêtres de l'Oréanda. C'est là que, vingt-deux ans plus tôt, il avait tiré la carte de sa vie : un merveilleux « *Écrasement du printemps de Prague* », frappé de la rarissime étoile rouge – celle qui donnait au joueur le droit d'approcher la fameuse table, au grand restaurant de l'hôtel Yalta, d'y déposer sa carte, et de recevoir en contrepartie une gratification substantielle. C'est ainsi qu'il avait filé quinze jours de bonheur échevelé avec Aniata à Samarcande, en 68, aux frais du Soviet.

Une carte comme celle qu'il s'apprêtait à repasser aux Moscovites, en revanche, pouvait vous attirer les pires ennuis. Ainsi, son Micha de beau-frère (Dieu ait l'âme de ce minable vantard), avait subitement disparu après avoir exhibé en public une « *Privatisation des kolkhozes* » frappée de la faucille noire. En pleine ère Brejnev ! Ce pauvre type, originaire d'Irkoutsk, n'avait jamais rien compris au jeu.

Lévitant dans l'air léger de ses rêves, à dix centimètres au-dessus de sa chaise, Pavel Stepanovitch Krouk n'avait pas remarqué le changement qui venait de s'opérer sur les visages des Moscovites. Un

LE VOYAGE A L'EST

récits

A l'initiative de la Maison des Écrivains, et en rapport avec les bouleversements survenus à l'Est, douze écrivains français sont partis à la fin de l'hiver 1990 dans plusieurs de ces pays pour se mettre à l'épreuve des faits et en rapporter, en toute liberté, leurs premières impressions.

Daniel Pennac et **Jean-Marie Laclavetine** se sont rendus à Yalta, lieu symbolique où s'est effectué le partage de l'Europe.

Olivier Rolin a choisi de traverser les Républiques baltes, point sensible de l'actuel empire soviétique.

Jean-Philippe Domecq a passé le mur de Berlin quelques jours après son effondrement.

Jacques Roubaud est parti à la recherche de quelques-uns de ses amis poètes de l'Allemagne de l'Est.

Didier Daeninckx a quitté l'Afrique et ses troubles du moment pour les événements de Bulgarie.

Danièle Sallenave, séjournant d'abord à Sarajevo, a parcouru ensuite, en tenant son journal de voyage, différentes régions de la Yougoslavie.

Marie Nimier a pris le parti de vivre le quotidien des habitants de la banlieue de Prague.

Dominique Desanti, à travers la Pologne, a tenté de retrouver certains de ses anciens étudiants.

Alain Nadaud a profité de l'occasion de se rendre dans ce même pays pour voir ce qu'il en était d'Auschwitz, un demi-siècle après.

Leslie Kaplan, de passage en Roumanie, a porté son attention, entre autres, sur l'état des hôpitaux de Bucarest et de ses environs.

Renaud Camus, entre Buda et Pest, a donné libre cours à sa perplexité face à une Hongrie illisible et déchirée.



9 782715 808003

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7502 00357671 9

En couverture : René Magritte, *Moments musicaux*, détail. © ADAGP Paris 1990

ISBN 2.7158.0809.7 430003 119, 00 F.F. (T.T.C.) 8.90

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

